

**Rapport de Monsieur Pascal Joudrier sur le Prix Sadler
attribué à Madame Luisa Capodiecì
pour *L'œil d'Osiris*.**

Avec ce copieux ouvrage de 600 pages, dont 60 de bibliographie, Madame Luisa Capodiecì, professeur d'histoire de l'art moderne à l'Université de Lorraine, nous offre l'état de ses érudites recherches sur l'égyptomanie à la Renaissance entre France et Italie. Elle y analyse en détail les formes, les images et les thèmes empruntés aux XV^e et XVI^e siècles par des humanistes et des princes fascinés par ce que la ville de Rome leur montrait encore de l'Égypte antique (pyramide et obélisques, sphinx et inscriptions), et par des ouvrages prétendant faussement déchiffrer les hiéroglyphes. Ce travail s'adresse d'abord aux spécialistes du XVI^e siècle, aptes à démêler l'écheveau complexe des sources et des influences, des textes et des monuments, des images et des interprétations. Mais il est clair que ces spéculations de la Renaissance sur la signification des hiéroglyphes nous interrogent encore avec actualité sur le rapport entre le signifiant et le signifié, l'image et le texte, le visible et le sens, le symbole et le secret, le savoir et le pouvoir.

Trois ouvrages-clés ont joué un rôle majeur dans ce moment égyptisant :

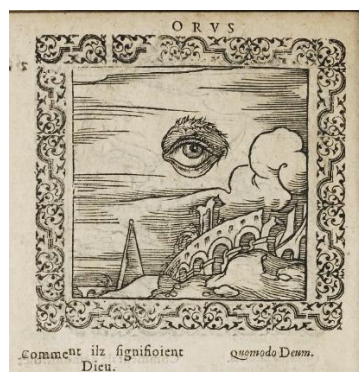
l'Hypnerotomachia Poliphili, de Francesco Colonna, paru à Venise chez Alde Manuce en 1499. Ce chef-d'œuvre bien connu des bibliophiles est traduit en 1546 en français sous le titre de *Discours du Songe de Poliphile* par Jean Martin, secrétaire du cardinal Robert de Lenoncourt, illustre prélat lorrain. Colonna y invente des monuments « égyptiens » et des « hiéroglyphes », rébus agencés dans de pseudo-inscriptions dont il donne la « traduction ». Ainsi le dauphin entourant une ancre signifierait « toujours hâte-toi par loisir ».



Le deuxième ouvrage-clé s'intitule les *Hieroglyphica Horapolloni*, manuscrit édité en 1505, et traduit en français en 1543, lui aussi par Jean Martin.

Enfin, les *Hieroglyphica* de Gian Pietro Valeriano, parus en 1556, proposent d'interpréter par exemple la figure hiéroglyphique de la « condition de la vie humaine » : un enfant, nous naissons ; un vieillard, nous vieillissons ; un épervier, nous vivons devant Dieu ; un poisson, nous mourons ; un hippopotame, les éléments naturels nous étant contraires.

La cour de François I^{er} à Fontainebleau a particulièrement suscité l'appropriation et la diffusion de références à l'Égypte dans les arts visuels, l'objectif étant de montrer le royaume de France comme héritier légitime de la Rome impériale. Louise de Savoie, mère de François I^{er}, est ainsi montrée en Latone tenant un sceptre fleurdelysé d'or et couronné de l'œil d'Osiris, titre de l'ouvrage que nous présentons ; ce motif provient du « hiéroglyphe » attribué à Horapollon : « *comment les Egyptiens signifiaient Dieu* » (ci-dessous, à gauche)



La marque de l'imprimeur Vincent à Lyon (ci-dessus, à droite) reprend ce sceptre osirien, lauré et porté par la main de Dieu victorieux, issant d'une nuée, et entortillée de l'ouroboros, « hiéroglyphe » de l'éternité.

En 1535, l'architecte Serlio élève à Fontainebleau la porte du Pavillon des Armes, premier exemple en Europe d'une sculpture égyptisante de grandes dimensions. Voulant exalter la grandeur royale et orner son palais, François I^{er} a envoyé Primatice à Rome pour mouler, puis fondre en bronze des chefs-d'œuvre de l'Antiquité conservés dans les collections pontificales, comme la statue du Nil ou une statue d'Ariane alors considérée comme une Cléopâtre mourante. Primatice moule aussi deux Sphinges conservées au Capitole : on en retrouve l'écho au monument funéraire de Diane de Poitiers au château d'Anet, construit par Philibert de l'Orme, comme la demeure enchantée de la Lune et une évocation du Temple d'Isis. On voit encore un sphinx au pied de la rampe du château de la Bâtie d'Urfé. Il porte une énigmatique inscription : *Sphingem habe domi*. Au seuil de la demeure de Claude d'Urfé, le sphinx gardien invite donc à parcourir la voie de la Vertu pour s'élever jusqu'à Dieu.

L'ouvrage consacre enfin une part notable aux Entrées royales, laboratoire de processus créatifs assurant la postérité d'une Égypte étrange et toujours mal connue. Dans *l'Entrée royale à Paris* en 1549, on admire ainsi un obélisque soutenu par un rhinocéros, premier exemple en trois dimensions du monument supporté par un éléphant décrit dans le *Songe de Poliphile*. Si l'on doutait qu'avant Bonaparte et Vivant-Denon, Champollion et Mariette, il eût existé une mode égyptienne en France, nous avons avec cette étude de Luisa Capodiecì un tableau précis de ce moment égyptisant du XVI^e siècle, moment de véritable transfert culturel qui voit l'élaboration mentale par les élites de la Renaissance d'une Égypte largement imaginaire, prétexte à de savants bricolages allégoriques et à quelques œuvres d'art notables.

L'Académie de Stanislas a le plaisir de remettre à Madame Capodiecì son Prix Sadler pour cet ouvrage de haute érudition, exemplaire de ce que nous apprécions dans les humanités et la culture classique.